



Un officier s'avance et demanda à parlementer. (Page 958.)

— Oui, murmura Aramis, mais en vous amusant, jouez serré.

— Sang-Dieu! mon ami, faites attention, dit Porthos.

Mordaunt sourit à son tour.

— Ah! monsieur, dit d'Artagnan, que vous avez un vilain sourire! C'est le diable qui vous a appris à sourire ainsi, n'est-ce pas?

Mordaunt ne répondit qu'en essayant de lier l'épée de d'Artagnan avec une force que le Gascon ne s'attendait pas à trouver dans ce corps débile en apparence; mais, grâce à une parade non moins habile que celle que venait d'exécuter son adversaire, il rencontra à temps le fer de Mordaunt, qui glissa le long du sien sans rencontrer sa poitrine.

Mordaunt fit rapidement un pas en arrière.

— Ah! vous rompez, dit d'Artagnan, vous tournez? comme il vous plaira, j'y gagne même quelque chose: je ne vois plus votre méchant sourire. Me voilà tout à fait dans l'ombre; tant mieux. Vous n'avez pas idée comme vous avez le regard faux, monsieur, surtout lorsque vous avez peur. Regardez un peu mes yeux, et vous verrez une chose que votre miroir ne vous montrera jamais, c'est-à-dire un regard loyal et franc.

Mordaunt, à ce flux de paroles, qui n'était peut-être pas de très-bon goût, mais qui était habituel à d'Artagnan, lequel avait pour principe de préoccuper son adversaire, ne répondit pas un seul mot; mais il rompa, et, tournant toujours, il parvint ainsi à changer de place avec d'Artagnan.

Il souriait de plus en plus. Ce sourire commença d'inquiéter le Gascon.

— Allons, allons, il faut en finir, dit d'Artagnan, le drôle a des jarrets de fer, en avant les grands coups!

Et à son tour il pressa Mordaunt, qui continua de rompre, mais évidemment par tactique, sans faire une faute dont d'Artagnan pût profiter, sans que son épée s'écartât un instant de la ligne. Cependant, comme le combat avait lieu dans une chambre et que l'espace man-

quait aux combattants, bientôt le pied de Mordaunt toucha la muraille, à laquelle il appuya sa main gauche.

— Ah! fit d'Artagnan, pour cette fois vous ne rompez plus, mon bel ami! Messieurs, continua-t-il en serrant les lèvres et en fronçant le sourcil, avez-vous jamais vu un scorpion cloué à un mur? Non. Eh bien! vous allez le voir.

— La suite au prochain numéro. —

MÉMOIRES

DE JOSEPH GARIBALDI

PAR

ALEXANDRE DUMAS

(Suite.)

Par malheur, du haut des remparts, les nôtres prirent les d'hommes de Garibaldi pour les soldats du général Oudinot et firent feu sur eux. Garibaldi s'arrêta jusqu'à ce que l'erreur fût reconnue, et alors, à la baïonnette, il s'élança à ciel ouvert sur le centre de l'armée française.

Là s'engagea un combat terrible entre les tigres de Montevideo, comme on les appelait, et les lions d'Afrique. Français et Romains se battaient corps à corps, se poignardaient à la baïonnette, luttèrent, se renversèrent, se relevèrent.

Garibaldi avait enfin trouvé des ennemis dignes de lui.

Là furent tués parmi nous le capitaine Montaldi, les lieutenants Rigli et Zamboni; là furent blessés le major Marochetti, le chirurgien Schianda, l'officier Ghigliani, le chapelain Ugo Bassi, qui, sans armes, au milieu des combattants, affrontait les blessures et la mort pour secourir les blessés et consoler les mou-

rants; cœur pieux, âme miséricordieuse, dont les prêtres firent un martyr; enfin, les lieutenants d'All'Oro, Tressoldi, Rolla, et le jeune Stadella, fils du général napolitain.

Après une lutte d'une heure, les Français furent obligés de céder; une partie se débanda dans la campagne, une autre partie se mit en retraite sur le corps principal.

Deux cent soixante restèrent nos prisonniers.

Ce fut en ce moment que le capitaine d'artillerie Faby, officier d'ordonnance du général en chef, voyant le mauvais succès de l'attaque si mal combinée du général, crut y apporter remède en proposant à son chef de guider une nouvelle attaque par un chemin qui lui était connu, disait-il, et qui le conduirait inaperçu jusque sous les murs de Rome, en face des jardins du Vatican.

Ce chemin était flanqué de quatre ou cinq maisons où l'on pourrait laisser des détachements, et qui étaient cachées au milieu des vignes.

Le général en chef accepta, lui donna une brigade du corps Levallant, et le capitaine Faby partit.

L'entreprise fut facile à son début, et la marche de la colonne resta en effet ignorée des défenseurs de Rome jusqu'à la route consulaire de la porte Angelica; mais là, au premier éclair que le soleil tira des armes françaises, un feu terrible, parti de toute l'enceinte des jardins pontificaux, accueillit la colonne, et une des premières balles frappa le capitaine Faby qui la conduisait.

Quoique privée de son guide, la colonne se défendit vaillamment, et pendant quelque temps répondit au feu des murailles; mais décimés, écrasés, foudroyés, ayant sur leurs derrières nos troupes du Monte-Mario, devant eux le feu du château Saint-Ange, qui leur fermait le chemin de la porte Angelica, exposés à découvert à la grêle de balles et de mitraille qui pleuvait des jardins du Vatican et qui ne leur permettait pas de reprendre